

perron qui descendait dans le jardin, à l'extrémité duquel la cascade se précipitait parmi les roches moussues et le cailloutis.

S'enveloppant étroitement dans les plis de son châle, Laure descendit le perron, traversa la pelouse, froissant sans s'en douter des plates-bandes de fleurs printanières, et arriva enfin au degré taillé dans le ravin, par où la première femme de Philippe Jocelyn était allée à la mort dans cette nuit funeste et sombre qui avait précédé le jour du mariage de Laure.

La jeune comtesse était loin de se douter par qui le chemin qu'elle suivait avait été foulé. Elle descendit les marches moussues et traversa un petit pont jeté sur la chute d'eau. Elle marchait machinalement, sans se rendre bien compte du chemin qu'elle suivait, errant çà et là dans une agonie de désespoir.

Le crépuscule envahissait le ciel et les longues bandes écarlates, à l'orient, s'enflammaient à l'approche des ténèbres, et couvraient les troncs noirs des arbres d'une teinte semblable à celle du sang. Du moins c'est ce qu'il sembla à Laure, dont l'esprit tourmenté voyait les choses les plus naturelles sous un jour étrange et difforme.

Elle s'enfonça sous les sapins dont le noir feuillage ressemblait, dans le demi-jour, aux panaches en usage dans les enterrements. Le vent s'était levé avec le coucher du soleil, et les branches supérieures des sapins s'agitaient vaguement dans la lumière confuse.

Laure frissonna à l'idée que lui suggéra la vue de ces arbres ; elle frissonna en pensant que le plus grand bonheur que le ciel compatissant pourrait envoyer au misérable maître de Jocelyn's-Rock, serait une fin prématurée qui lui ôterait le fardeau affreux de son crime hideux.

C'est avec ces pensées dans l'esprit que Laure se frayait une route parmi les sapins tombés, marchant d'un pas machinal et lent, et aspirant un air tout chargé de l'odeur de résine qu'exhalent ces arbres. Elle marchait, enveloppée dans son propre désespoir, comme quelque somnambule qui erre çà et là sous l'empire d'un rêve pénible, et se trouva tout à coup à côté de la loge habitée par Marguerite Melvoud et son fils.

Le nom de cet homme n'était pas tombé des lèvres menteuses de l'accusateur de Philippe. Herr von Volterchoker savait le crime du pauvre homme ; mais ce secret lui était inutile tant qu'il n'en pouvait pas faire usage contre l'homme riche.

Laure ne savait rien d'Humphrey Melvoud sinon que c'était un beau jeune homme au visage de bohémien, qui était prêt à se jeter dans le feu ou dans l'eau pour le bon plaisir de son frère de lait. C'en était assez pour rendre l'aimable femme favorable à l'ancien braconnier.

Il n'y avait pas de jardin devant la loge. La petite maison gothique était contiguë au chemin. La fenêtre s'ouvrait sur une étroite bordure de gazon qui encadrait le chemin, et qui, à l'un des côtés des portes, se transformait en petit taillis. Un des battants de l'étroite fenêtre était ouvert au moment où Laure arriva près de la loge, et grinçait par instants sous l'effort d'un vent glacial de mars.

La lumière qui éclairait l'intérieur du cottage était celle d'un feu de cheminée flambant. Devant ce feu étaient assises deux personnes, deux personnes dont les ombres énormes se reflétaient sur le plafond et sur les murs blanchis et semblaient remplir à elles seules toute la chambre. L'une de ces personnes était une vieille femme ; l'autre un homme au teint brun, aux yeux noirs étincelants et à la chevelure noire en désordre, demi couché sur le sol, le visage tourné vers le feu et la tête appuyée sur les genoux de la femme.

Un instinct, que dis-je, un instinct, la main de la Providence étendue mystérieusement dans les ténèbres du crime qui se cache, conduisit Laure vers cette fenêtre ouverte. Il serait possible que la frayeur de la solitude où elle se trouvait, l'aspect des noirs sapins et l'obscurité qui venait eussent pris possession de son esprit. Elle s'approcha de la fenêtre à pas lents et fatigués, dans l'intention de parler à Marguerite Melvoud et à son fils.

La jeune épouse, la belle héritière des richesses des

Dunbars, l'enfant gâtée, dont les premières années n'avaient été qu'une longue fête non interrompue, avait soif maintenant d'un voix humaine qui vint rompre l'effroyable silence de son désespoir.

Elle touchait à la petite fenêtre quand le nom de son mari prononcé à l'intérieur la fit tressaillir. Elle s'arrêta tout d'abord surprise, mais dans ce moment d'arrêt, si court qu'il fût, elle en entendit assez pour prendre racine au sol comme si une main de fer fût tombée sur son épaule.

Humphrey Melvoud parlait. Il parlait à sa mère, mais il ne la regardait pas, il fixait les charbons incandescents, et Laure vit la lueur du foyer se réfléchir dans les noirs profondeurs de ses yeux étincelants. La tête du jeune homme était encore appuyée sur les genoux de sa mère ; elle y était appuyée mais elle n'y reposait pas, car de temps en temps, pendant qu'il parlait, il s'agitait comme une personne enfiévrée qui se retourne sur son oreiller que fuit le sommeil. La vieille femme était inclinée vers son fils, ce qu'empêchait Laure de voir son visage, mais au mouvement convulsif de ses épaules elle vit bien qu'elle sanglotait.

"Oui, mère, disait le jeune homme, oui, mère, c'est pour lui, c'est pour mon frère de lait Philippe, pour maître Philippe, mon premier ami, pour mon maître, le nouveau comte de Houghton, c'est pour lui que j'ai commis cette action."

C'étaient là les mots qui avaient scellé Laure au sol. Elle était juste derrière la fenêtre, appuyée contre le mur de la maison et elle pouvait entendre tout ce qui se disait à l'intérieur.

"J'ai gardé mon secret jusqu'ici, mère, et je le garderai jusqu'à la fin. Il n'y a qu'un homme qui le connaisse, ce secret, et il faut qu'il soit l'ami intime du diable, pour l'avoir découvert. L'homme qui vint ici une nuit aussitôt après le mariage de Philippe, c'est lui qui sait mon secret, et s'il parle on me pendra. Ce serait une bonne action de sa part, cela mettrait fin à mes souffrances."

— Pourquoi as-tu commis cette action, Humphrey, dit la vieille femme d'une voix étranglée. Oh ! pourquoi as-tu commis cette épouvantable action.

— Pourquoi, mère ? Parce que son bonheur en dépendait. Parce que je voyais ses souffrances et que la vue m'en rendait fou. Cette nuit-là, la veille de son mariage, il m'envoya chercher cette femme à la taverne de la *Tête du Roi*. Elle était dans un grenier au-dessus des écuries, endormie, à ce que me dit l'hôtelier. Il m'indiqua l'endroit, j'y allai et je la trouvai. Elle dormait du sommeil de l'ivresse, toute vêtue de ses vêtements de voyage, son chapeau gisait sur le sol à côté d'elle. Il ne fut pas facile de la tirer de son sommeil, mais j'y parvins enfin. Je lui dis ce que maître Philippe m'avait ordonné de lui dire. Je lui dis que son mari désirait lui parler."

Il s'arrêta, et, repoussant ses cheveux de son front, il contempla le feu dans un sombre silence. Puis il reprit son récit, d'une voix sourde et distraite, comme s'il se parlait à lui-même plutôt qu'à sa malheureuse mère qui l'écoutait en se tordant les mains de désespoir.

"Je suppose que c'est le sang bohémien que j'ai dans les veines qui me rend si différent des autres. Je sors d'une race qui ne prise pas beaucoup sa propre existence ni celle de ses voisins. Cette femme se trouvait comme un obstacle sur le chemin de mon maître. C'était à quoi je pensais en allant la chercher. Cette pensée était entrée encore plus avant dans mon esprit comme je revenais avec elle à Jocelyn's-Rock. Elle me parut être de mauvaise humeur et je m'imaginai qu'elle était à moitié stupéfiée parce qu'elle avait bu. C'était tout ce que je savais d'elle ; mais je la haïssais parce qu'elle venait se jeter entre mon maître et les rêves de bonheur qu'il avait faits. Je la conduisis à Jocelyn's-Rock et maître Philippe nous fit entrer dans une petite porte contiguë à son appartement. Nous entrâmes et il conduisit sa femme dans une petite chambre pleine de livres et d'autres choses semblables, et il me laissa dans la chambre où il avait dîné et où la table était couverte de flocons et de verres.

(A suivre)

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

15.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer les potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, puddings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.